

Discours prononcé au Banquet de l'alliance latine par Mary-Lafon

BM de Toulouse LmC 2824

MESSIEURS¹,

La famille méridionale m'est toujours apparue comme un arbre immense dont les branches et les rameaux vingt fois séculaires, représentés par nos divers dialectes, couvrent la plus belle partie de l'Europe et s'étendent par delà montagnes et mers, en touchant les monts Carpathes jusque sur les îles et le littoral Sud du Nouveau-Monde. Les racines de cet arbre si vigoureux, si vert encore malgré les orages et les siècles, plongent dans le vieux sol romain.

C'est la sève du peuplier capitolin qui circule sous son écorce. Français, Espagnols, Italiens, Portugais, Suisses-Romands, Roumains, libres citoyens des Républiques hispano-américaines, nous sommes tous, à titre égal, les fils de cette grande Rome qui en tombant, comme une tour trop élevée, sous le poids de sa taille colossale et l'assaut brutal des Barbares, nous a laissé ce qu'elle avait de plus beau, de plus pur, de plus précieux : ses lois, sa littérature et sa langue. Sa langue surtout admirable lien, chaîne impérissable, immortelle, qui brave le fer et la rouille du temps, car elle est rivée à un anneau que nulle force humaine ne peut briser ni arracher, le cœur des peuples !

Remarquez, Messieurs, que si je dis la langue de Rome, c'est que malgré les transformations qu'elle a subies, les tournures, les formes grammaticales, les mots qu'elle s'est assimilés selon les temps et les lieux, le fond est resté le même : à tel point qu'aujourd'hui un paysan du Midi peut comprendre facilement un Espagnol, un Italien, un Portugais.

Que faut-il conclure de cette double communauté d'origine et de langue ? ce que tout le monde se dit : qu'une alliance étroite, indissoluble et fraternelle dans la vérité de ce mot, doit se former entre tous les peuples enfants de la race latine. C'est une confédération nouvelle à créer par

¹ Ce discours improvisé le 26 mai 1878 à Montpellier au bruit des applaudissements et sorti tout chaud, pour ainsi dire, de l'âme de l'historien du Midi, dont les sympathies de ses auditeurs doubleraient l'autorité et l'énergie, ne sera pas inutile, nous l'espérons, à l'éclosion de cette grande idée de la fédération latine.

l'idée et le cœur ; une fédération fondée sur l'autonomie, l'indépendance, la liberté et le bonheur de chacun des peuples latins unis, non pour la guerre et la conquête, mais pour la défense, l'intérêt commun et le progrès réalisable dans l'ordre physique et moral de l'humanité.

Je sais bien qu'à la longue toute idée juste fait son chemin, comme ces graines que le vent prend au passage et va semer sur un autre sol où elles germent. Les idées portées par le souffle de la Presse, bien autrement puissant que les ouragans des Antilles volent où il faut et donnent fruit. Si donc, les millions de nos frères latins épars dans les deux hémisphères pouvaient lire ce qui a été excellemment écrit ou entendre ce qui se dit ici, nul doute que le but ne fut vite atteint, mais il ne peut en être ainsi. Quelque activité d'autre part qu'aient déployée ceux qui se dévouent à l'œuvre, ni par votre presse trop restreinte, ni par la parole, on n'obtiendrait de longtemps, de fort longtemps, le résultat que nous espérons. Bien des têtes noires encore deviendraient blanches, bien des tombes se fermentaient sur des fronts qui sont jeunes, avant que toutes les mains de nos frères fussent unies sous le drapeau latin. Il est donc nécessaire, il est indispensable d'organiser une propagande qui s'exerce largement du haut en bas de l'échelle sociale. Je ne crois pas qu'on puisse compter, sauf dans les États républicains, sur l'appui des gouvernements. Ils seraient aussi intéressés que leur peuple à la formation de la fédération latine, mais préoccupés d'intérêts particuliers, les gouvernants oublient souvent et sacrifient même au besoin ceux des gouvernés; il y aura pourtant, je l'espère, d'heureuses exceptions. Le chef par exemple de la noble nation qui porte encore à la poitrine la marque profonde, la marque sanglante des clous de la botte germanique imprimés sans pitié pendant des siècles, ne peut pas oublier ce cruel martyr et laisser sa main dans celle des bourreaux ! Devant l'Europe, devant l'histoire, devant sa conscience et son peuple, non il ne le peut pas !...

Et cette héroïque voisine si forte, si belle, si glorieuse dans le passé, qui, semblable à l'Adamastor du poète posait un de ses pieds géants sur l'Ebre, un autre sur le Rhin, et tenait dans ses bras robustes l'Autriche, la Hollande, les Flandres, Naples, et le Nouveau-Monde; cette Espagne si grande, si énergique dans nos temps modernes quand, secouant le sommeil de plomb qui l'engourdissait depuis tant d'années, elle s'éveilla en sursaut sous l'épée de Napoléon, bondit de colère et engagea contre ce géant des batailles une lutte que la valeur, la fierté, la mâle constance de ses fils ont rendue immortelle; l'Espagne où le mot de Louis XIV qui n'était alors qu'une jactance est aujourd'hui, grâce au télégraphe et à la vapeur, une vérité; où la voie lactée, ce chemin céleste qui guidait jadis les pèlerins au tombeau de saint Jacques, va être remplacée par la voie lumineuse du progrès et de la liberté, l'Espagne sera la première à donner la main à ses sœurs.

Ni le Danube, ni les Alpes, ni le Jura, malgré leurs hautes cimes et leurs neiges, ni les Océans, malgré leur immensité, n'empêcheront les Suisses-Romands, ces braves Vaudois que j'ai vus de près et que j'aime ; les Roumains, ces martyrs de l'ambition russe et des cruautés ottomanes, et les Latins de l'Amérique du Sud de serrer le lien fraternel.

Voilà l'œuvre grande et sacrée, celle qui exige tous les efforts de notre intelligence et qui réclame toute notre ardeur, notre activité, notre patriotisme : celle qui a pris les quarante-huit années les meilleures de ma vie et à laquelle je serai heureux et fier de consacrer les jours qui me restent. Et que la grandeur, les difficultés de la tâche ne vous découragent pas ! le succès est comme la fortune, il naît quand on doute, grandit lorsqu'on désespère et arrive au moment où l'on ne comptait plus sur lui. Je fus l'un des apôtres les plus fervents, les plus ardents de la réforme électorale. A pareille époque, presque à pareil jour, je disais aux huit cents délégués du Midi, réunis au banquet de Gramat, qui m'avaient appelé à l'honneur de les présider. Courage ! nous toucherons bientôt au but ! Quelques années s'écoulèrent sans que ma prédiction parût vouloir se réaliser. Pendant ce temps, et quand la défaillance commençait à glacer les âmes, le vaccin réformiste, si vous me passez l'expression qui ne peut être déplacée dans la reine des cités médicales, le vaccin réformiste s'inoculait peu à peu dans les veines du corps électoral. L'éruption, vous la connaissez, c'est le suffrage universel. Or, je peux vous l'affirmer par ma propre expérience et l'aveu de mes illustres chefs et amis, François Arago, Marrast, David d'Angers, les plus convaincus ne furent pas les moins surpris.

N'oublions pas, car il faut se préparer à tout en marchant au combat, qu'aux heures de la désespérance et de la défaillance s'ajoute encore celle de la déconvenue. La moisson ne mûrit pas toujours pour ceux qui l'ont semée, dix-neuf fois sur vingt le grain revient par droit d'intrigue et de médiocrité aux ouvriers de la onzième heure. Mais qu'importe pourvu que l'idée triomphe ?... Oui, qu'importe que demain vole la victoire aux vainqueurs, si après-demain la reprend et la rend à ceux qui les suivent ? Je vous redirai donc comme à Gramat, courage et bon espoir ! La cause est si belle, d'ailleurs, et si glorieux le but, que nous trouverons en chemin de bons, d'utiles auxiliaires et peut-être des forces qui paraissent bien loin de nous. L'évolution des choses humaines, si étrange et si inattendue parfois, n'étonne que ceux qui ne savent pas lire à la lumière de l'histoire. L'homme, en effet, ne change pas, car sa nature est immuable, il a toujours les mêmes passions et dans le cercle de la vie, les mêmes intérêts. En tournant sur le même pivot, ces intérêts et ces passions, souvent à mille ans de distance, ramènent des événements identiques. Qui nous eût dit que nous verrions renaître dans ce siècle la

vieille querelle des Blancs et des Noirs² ? La voilà pourtant ressuscitée! Voilà en 1878, comme en 996, comme en 1300; l'Empereur et le Pape en présence. L'Empereur, c'est-à-dire le despotisme militaire, ce boa d'outre-Rhin, qui veut tout enlacer dans ses anneaux monstrueux, tout absorber dans sa gueule énorme, et la plus haute idée morale de l'homme représentée par un vieillard bien faible aujourd'hui, mais qui serait bien fort s'il se tournait un jour vers nous.

Supposons, en effet, Messieurs (une supposition n'engage à rien et ne coûte pas davantage), supposons que la croix redevenue ce qu'elle fut dans l'origine, un symbole de liberté, de progrès, de résistance à l'oppression, fût arborée par une forte main sur la coupole de Saint-Pierre en face et en défi de l'aigle de Berlin qui ne tient dans ses serres qu'envahissement, violence et servitude : Pourquoi, du moment où les hommes du Nord suivent passivement le vol de cet aigle sinistre et sont Gibelins, les hommes du Midi qui préfèrent la liberté ne seraient-ils pas Guelfes ? Ce fut le vœu de tous les grands patriotes italiens. Doit-il rester à l'état de rêve ? C'est le secret du temps qui le garde, j'en ai bien peur, pour les générations futures. En attendant, Messieurs, ne comptons que sur nous et à l'œuvre résolument ! Nous sommes en marche, il ne faut ni s'arrêter ni aller au pas. Plus cette idée de la fédération latine est grande et belle, plus il faut déployer une énergie, une activité, une ardeur en rapport avec son utilité et son importance. Que chacun de nous prépare, pour une réunion prochaine, le plan d'une vaste organisation embrassant tous les fils latins du midi de l'Europe et de l'Amérique. Une fois ce plan mûri et arrêté, il ne tardera pas à passer du domaine de la théorie dans celui des faits. C'est pierre à pierre qu'on a bâti le Colisée. Si chacun apporte la sienne le monument s'élèvera, il n'est que temps d'y travailler d'ailleurs ! quand de partout les enfants des brouillards et des ténèbres nous menacent d'un nouveau joug, ils doivent s'appeler de tous les points du globe et s'unir les fils du soleil et de la lumière ! S'ils répondent, comme tout porte à l'espérer, à notre appel, une magnifique fédération se formera, et alors, Messieurs, on verra deux bannières dans le monde, l'une sombre, sanglante, et portant en lettres de fer la devise du despotisme :

LA FORCE PRIME LE DROIT !

l'autre éclatante, pure comme l'azur des cieux, et laissant flotter dans ses plis superbes, écrite en lettres d'or, la devise de l'avenir :

LE DROIT VAINCRA LA FORCE !

Toulouse, imprimerie Paul Privat rue Tripière, 9. —335

² Welfen et Wiblingen (Guelfes et Gibelins).